

parcourt, en moyenne, six kilomètres par heure sur de courtes distances ; sur de plus longs trajets, des émissaires qui se relaient couvrent jusqu'à 150 kilomètres par jour, en marchant jour et nuit. En changeant régulièrement de monture, un cavalier expérimenté atteint une vitesse moyenne de 12 kilomètres par heure et, en relais, les messagers couvrent plus de 300 kilomètres en 24 heures. Qui ne se souvient de la célérité avec laquelle, en dépit des embûches, les trois mousquetaires ont transporté les ferrets de la Reine.

Les charges les plus lourdes sont acheminées par des chevaux de trait, qui tirent jusqu'à une tonne ; la vitesse, qui dépend notablement de l'état des routes, dépasse alors rarement 35 kilomètres par jour. Quand on veut transporter des chargements trop lourds ou rouler trop vite, la voiture et le chargement sont mis en péril : ainsi, en 1671, des poissons frais sont transportés vivants, depuis la Manche, dans des cuves pleines d'eau, sur des charrettes fabriquées pour l'occasion ; les poissons doivent être le premier plat d'un dîner donné en l'honneur de Louis XIV par Condé, dans son nouveau château de Chantilly. Le poisson n'étant pas arrivé à l'heure prévue, le chef cuisinier, Vatel, se suicide.

RAPIDITÉ ET RÉGULARITÉ

Certains messagers, sans égard pour leurs montures ni pour eux-mêmes, établissent des records historiques. Ainsi, en 1603, sir Robert Car, apporte à Édimbourg la nouvelle de la mort de la reine Elisabeth : il parcourt 1 000 kilomètres en moins de trois jours. Ou encore, ce cheval qui, en 1689, parcourt les 30 kilomètres qui séparent les châteaux royaux de Copenhague et de Frederiksborg en 42 minutes : il succombe à l'arrivée. Conservé, empaillé et renvoyé aux étables royales de Copenhague, il y est encore exposé aujourd'hui.

Aucun exploit de ce type n'est garanti par le «Comte de la Tour & Tassis, Général Héritaire de la poste pour sa Majesté

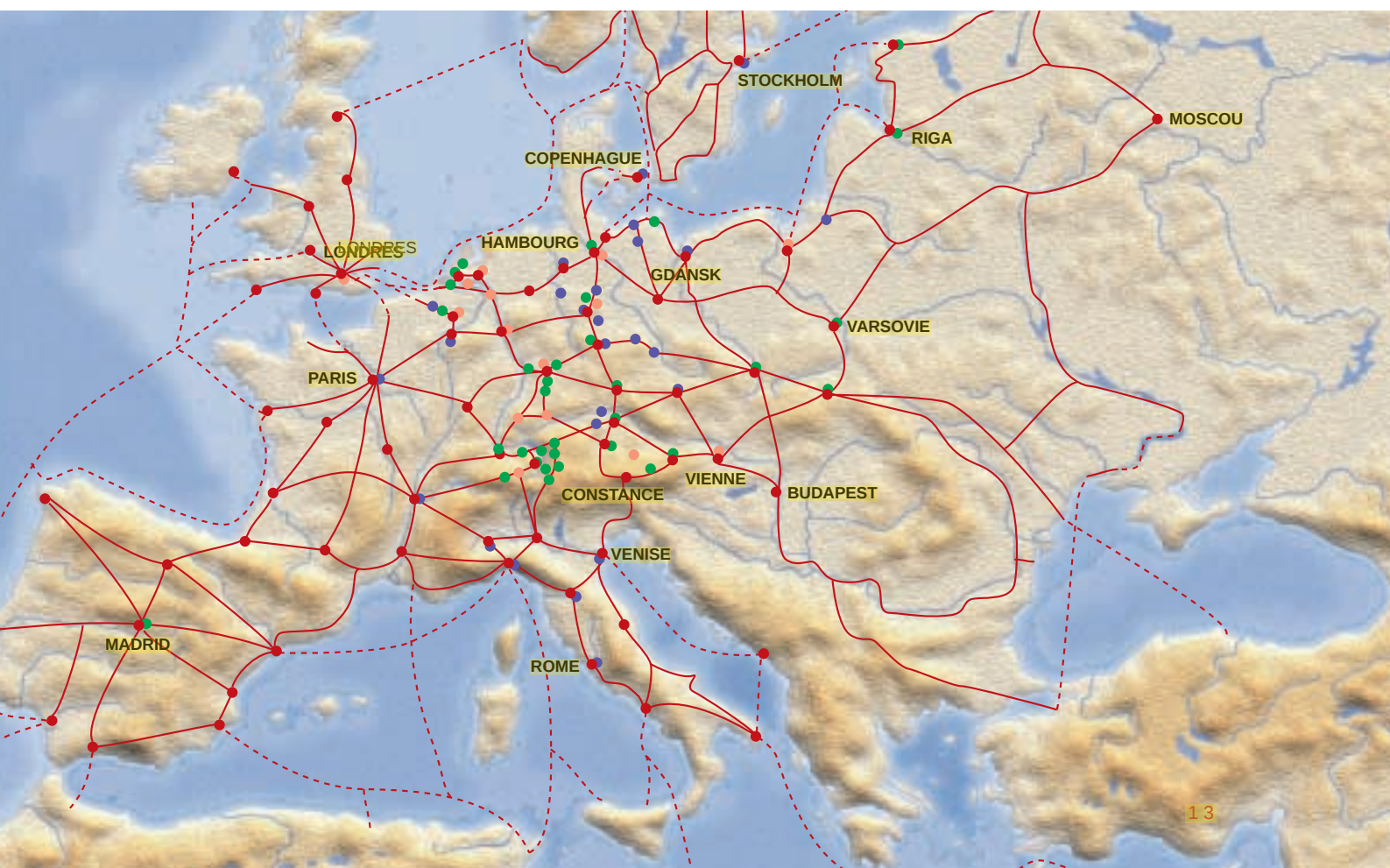
Impériale & pour l'Empire sur tout son territoire, et de Sa Majesté Catholique le Roi d'Espagne dans ses Pays, en Bourgogne, &c.», qui tente, en 1660, de s'imposer sur le marché des transports internationaux en réduisant de quatre à cinq jours le temps d'acheminement des lettres entre Londres et Venise, Milan, Gênes et Rome. La compagnie s'engage à fournir des malles qui effectueront la traversée entre Anvers et Bruxelles en moins de 48 heures, été comme hiver, sauf en cas de mauvais temps. Cette clause restrictive est indispensable car les conditions météorologiques sur la Manche sont imprévisibles, et les traversées durent de cinq heures à cinq jours.

Quand le courrier a atteint la terre ferme, les lettres sont acheminées par des garçons de poste à cheval, qui travaillent en relais sur un vaste réseau bien organisé. S'ils ne peuvent rivaliser en vitesse, ces postiers garantissent régularité et fiabilité. On commence à établir des jours de poste fixes et à coordonner les bureaux de poste ; les transports se transforment progressivement en une industrie qui prospère et rend accessibles à un nombre croissant de personnes des services réguliers. Si les moyens de transport ultérieurs augmenteront la vitesse des transmissions et leur portée, les fondements de la transmission postale sont déjà établis.

Le service postal favorise un nouveau phénomène social : la diffusion des journaux. Parce que leur fiabilité dépend de la régularité avec laquelle ils transmettent les nouvelles, les journaux sont un bon indicateur de l'efficacité du système postal.

Avant l'essor des journaux dans l'Europe du XVII^e siècle, les nouvelles étaient publiées sur des feuilles volantes, imprimées à l'occasion d'un mariage princier, du siège d'une ville ou d'une catastrophe naturelle. On n'attendait pas un service régulier, et ces feuillets se limitaient (déjà) aux nouvelles sensationnelles.

Grâce à l'amélioration des services postaux, des nouvelles internationales commencent à circuler régulièrement sur le réseau postal, ce qui permet aux imprimeurs de publier des journaux une ou deux fois par semaine. On ignore quel fut le





Musée de la Poste - Paris

premier imprimeur à publier régulièrement des journaux en Europe. On sait cependant que, dès 1600, dans plusieurs villes jalonnant le réseau postal, des imprimeurs publient les nouvelles qui leur parviennent. En 1609, Strasbourg, déjà un carrefour commercial international, et la petite résidence princière de Wolfenbüttel publient leurs propres journaux, et bientôt des hebdomadaires apparaissent à Francfort et à Anvers (1615), à Berlin (1617), à Hambourg (1618), à Stuttgart et à Dantzig (1619), à Cologne, à Amsterdam et à Londres (1621), à Paris (1631), etc. Même si nombre d'entre eux n'ont qu'une existence éphémère, l'Europe compte, en 1669, environ cinquante hebdomadaires publiés en plus de dix langues.

LES JOURNAUX

Le nombre de titres dans chaque ville, ou dans chaque pays, est fixé par les gouvernements et par la loi du marché : la France et l'Angleterre n'ont qu'une parution chacune après 1660, tandis que les pays scandinaves en comptent 5 et les Pays-Bas 25, et l'Allemagne plus de 200. Malgré les ravages de la guerre de Trente Ans, qui menacent la poste et la presse, bon nombre des titres fondés en temps de paix passent le cap de l'an 1700. S'ils survivent c'est que leurs comptes rendus des faits et des événements sont rigoureux et complets, et qu'ils intéressent les hommes politiques, les négociants, tous ceux pour qui l'information est vitale.

Les informations parviennent aux éditeurs par l'intermédiaire des agences postales. Nous avons étudié quatre journaux de l'époque, dont trois publiés à Hambourg : le

bihebdomadaire *Europäische Mitwochentliche Zeitung* édité par le bureau local du Maître des postes impérial, le trihebdomadaire *Ordinari Dienstags Zeitung*, et le bihebdomadaire *Nordischer Mercurius*, édité par un notaire et distribué le mardi et le vendredi «à 12 heures précises». Le quatrième journal, *Ordinarie Post-Zeitung*, est publié à Copenhague, en allemand, en général le mardi et le samedi par un imprimeur qui publie également deux journaux en danois.

En 1669, ces quatre journaux publient respectivement 714, 1 647 et 713 articles, et 582 pour le dernier, dont il ne reste que 77 numéros sur 104 publiés. En tête de chaque article, figurent le lieu d'origine de la nouvelle et la date à laquelle l'article d'origine a été rédigé : les informations qui représentent le contenu de ces journaux proviennent de 289 villes (Venise, Rome, Paris, Vienne, Madrid...). Le nombre de jours qui s'écoulent entre la date de rédaction de l'article d'origine et sa date de publication dans un de ces journaux varie de 8 à 30 jours. Ces délais, qui incluent le transport des textes, leur sélection, la composition et l'impression, reflètent par leur variété, les conditions aléatoires de travail des éditeurs.

Le bihebdomadaire traite un très grand nombre de dépêches (plus de 600) pour un nombre total de centres d'information modeste (47). Il couvre toute la politique européenne à partir d'une «ligne d'approvisionnement» principale passant par Venise et par Rome, et d'autres connexions avec Paris, Vienne, Madrid ou Constantinople. Le trihebdomadaire reçoit des rapports de 169 provenances différentes, surtout des petites communautés de commerçants, entre Hambourg et les frontières de l'empire. L'information y est surtout de nature locale, avec des nouvelles des villes et des ports de commerce de part et d'autre de la Manche ; en revanche, il y a très peu de nouvelles des villes du Sud. Comme son confrère, le «journal de midi» il convoie peu de nouvelles du Sud, mais donne les nouvelles locales, celles des marchés anglais et polonais, et des bulletins météorologiques bihebdomadaires pour la Manche et la mer du Nord, ce qui attire l'intérêt de la communauté marchande de Hambourg.

Naturellement, la portée, la vitesse et la qualité des nouvelles diffusées par un journal dépendent de ses sources autant que de l'éditeur et de l'imprimeur, et les différences sont notables. Avec 50 000 à 70 000 habitants, Hambourg est alors de la même taille que Berlin ou Bruxelles, bien plus petite que Londres ou Paris. En 1669, le nombre de lecteurs, dont beaucoup de marchands venus de toute l'Europe pour y négocier, est suffisamment important pour faire vivre trois journaux différents en langue allemande et pour inciter l'un des éditeurs à publier des journaux en latin et en français, et même un journal «européen», qui contient des articles en italien, en français et en anglais.

Le journal *Ordinarie Post-Zeitung* de Copenhague, est une réédition d'articles déjà publiés dans les journaux de Hambourg : les 582 articles publiés le mardi et le samedi ne sont qu'une sélection des 3 074 publiés précédemment dans les journaux de Hambourg, et qui arrivent à Copenhague par la poste. Toutefois, ce journal n'en est pas moins intéressant pour diverses raisons. Tout d'abord, comme les articles sélectionnés par chaque numéro du journal de Copenhague sont régulièrement puisés dans les derniers numéros des journaux de Hambourg, avec un décalage de cinq jours, la ponctualité de la publication prouve la régularité avec laquelle les garçons de poste effectuent la liaison Hambourg-Copenhague.

Deuxièmement, les garçons de poste ont 60 heures pour parcourir ces 400 kilomètres, y compris deux traversées par bateau, ce qui prouve que les équipes de relais réussissent à maintenir sur terre, par toute saison, une vitesse moyenne régulière de sept kilomètres et demi. Troisièmement, puisque l'éditeur utilise régulièrement les journaux de Hambourg, qui arrivent à midi le vendredi et le lundi pour ses propres éditions du samedi

et du mardi, le journal doit être produit en une demi-journée de travail ; si l'on compte une heure pour le choix des textes à imprimer, il reste quatre heures à l'imprimeur pour la composition et la correction des épreuves, et deux pour l'impression de 100 exemplaires de quatre pages. Enfin, puisque nous connaissons les articles sélectionnés et ceux que le rédacteur en chef a écartés, nous avons connaissance de ses critères de sélection.

L'analyse des 582 numéros du journal de Copenhague révèle qu'ils contiennent au total 1 679 informations sur des sujets et des événements d'une étonnante diversité : des comptes rendus de batailles terrestres et navales, des récits d'insurrections, d'intrigues politiques, de crimes et de désastres naturels. Les autres nouvelles portent sur des événements politiques importants. Des compte rendus de la révolte de la noblesse hongroise contre l'empereur, qui inquiète toute l'Europe, car elle déstabilise la Hongrie, considérée comme le principal rempart contre les Turcs, les nouvelles des intrigues diplomatiques précédant l'élection d'un nouveau pape, où la France, l'Allemagne et le Vatican soutiennent leurs propres candidats font aussi les manchettes.

Les conflits entre puissances européennes sont rares en 1669, mais les comptes rendus sont d'une implacable précision, dénombrant les morts et les blessés, les navires et le matériel gagnés ou perdus. Ils s'achèvent souvent par le vœu pieux de voir le règne de Mars, ennemi de la presse autant que des postes et du commerce, s'achever au profit de celui de Mercure, le patron des journalistes. Chutes morales faciles !

Près de 500 articles concernent les aspects de la vie politique et sociale en constante évolution dans toute l'Europe : les lecteurs sont informés des changements de gouvernement, des mariages politiques, des nominations à la cour, des départs et des arrivées des bateaux en Europe, du cours des denrées, de la vie aux colonies du Nouveau Monde et d'Extrême-Orient, des tribulations des garçons de poste, ainsi que des cas étranges de sorcellerie. Quelque 300 nouvelles traitent des avancées ou des échecs des tentatives diplomatiques de paix en Europe, mais les 550 articles décrivant, en 1669, l'approvisionnement des armées, et la personnalité des chefs militaires, laissent prévoir que, dans les années qui vont suivre, l'épée aura plus de poids que la diplomatie.

L'INFORMATION POUR TOUS

La Pologne est une poudrière ; la France et l'Allemagne comptent, sans grand succès, pour y faire nommer roi leurs candidats. Plus loin en Europe, les Tatars ukrainiens montent leurs oppresseurs potentiels, la Russie, la Pologne et la Turquie, les uns contre les autres, affaiblissant encore davantage l'Europe face à l'Islam. La menace vient aussi de la France, avec ses projets d'extension à l'Est et ses visées sur la Hollande, qu'elle se prépare effectivement à envahir, seule ou avec ses alliés ; l'Angleterre mène une politique attentiste, préoccupée par ses colonies, mais surveillée par ses rivaux coloniaux, la France, l'Espagne, le Portugal et les Pays-Bas.

En mettant régulièrement à la disposition du public lettré du XVII^e siècle des informations de cette précision, les journalistes, grâce aux services postaux sans lesquels rien n'aurait été possible, façonnent dans l'esprit des lecteurs une vision du monde moins parcellaire, plus compréhensible, pas nécessairement plus rassurante. Les lecteurs accueillent avec enthousiasme ce nouveau moyen de communication, qui devient vite indispensable. Bien sûr, de nombreux politiciens considèrent les journaux comme subversifs, et beaucoup d'intellectuels leur reprochent de ne pas être fiables ; d'autres, tels les maîtres d'école ou les marchands, sont des lecteurs assidus. Dès la fin du siècle, des imprimeurs audacieux commencent à rassembler des journaux et à les rééditer sous forme



Quelques journaux fondateurs.

de livres, parfois avec un index qui en facilite l'usage. Les premières encyclopédies à la portée du grand public font également leur apparition. Les nouvelles générations de lecteurs, issues de diverses classes sociales, disposent désormais de multiples sources d'informations.

L'explosion informatique représentera-t-elle un changement aussi considérable ? Le réseau mondial ne fera-t-il que globaliser le pire des journalismes à sensation ? Comment les journalistes pourront-ils tirer profit de ces nouvelles sources ? Les risques ne semblent pas avoir préoccupé les artisans de l'*Internet*, qui ont privilégié le possible au détriment du souhaitable et, dans une certaine mesure, la rapidité par rapport à la fiabilité. Il se pourrait qu'émergent de nouvelles formes de journalisme, à la mesure de celles qui ont vu le jour au XVII^e siècle.

Paul RIES est professeur d'histoire des langues modernes et médiévales à l'Université de Cambridge.

***Histoire générale de la presse française*, publié sous la direction de C. Bellanger, L. Charlet et J. Godechot, Tome 1, *Des origines à 1814*, PUF, 1969.**

A. ROSSEL, *Le Faux grand siècle (1604-1715)*, Éditions Arbre verdoyant, 1982.